

tine ne chanterait pas, pour cause d'indisposition, mettait en pièces toute la verrerie du beuglant.

Le patron se précipita vers le poste d'où il revint avec une demi-douzaine d'agents qui firent évacuer la salle.

Carillon et Marcat attrapèrent au passage le pianiste, qui avait perdu son chapeau dans la bagarre. Ils le reconduisirent à son domicile, qui n'était autre qu'une loge de concierge tenue par sa mère.

— Chien de métier ! s'écria l'artiste, en se laissant tomber sur l'unique fauteuil de l'étroit réduit. Et dire que j'ai remporté, à dix-huit ans, un premier prix au Conservatoire ! A quoi ça me sert, bon Dieu de sort ! à donner des leçons à un franc le cachet et à tenir le piano chez Picoigne !

Il se calma en voyant sa mère pleurer.

— Va nous chercher deux canettes de bière, lui dit-il.

C'était un brave garçon qui ne manquait pas de cœur et de talent. Il devait végéter toute sa vie, faute de relations et peut-être aussi par manque de cet usage du monde qui ouvre toutes les portes aux habiles et aux souples. Les trois camarades trinquèrent à la santé de Florentine.

— Pourquoi n'est-elle pas venue ce soir ? demanda Carillon.

— Oui, pourquoi ? insista Marcat.

— Parce qu'elle a soupé des beuglants, répondit le pianiste. Faut vous dire qu'il s'est passé hier soir au caboulot quelque chose de curieux que vous n'avez peut-être pas observé.

Les deux rivaux écoutaient avec inquiétude. Marcat prit un air entendu.

— Parbleu ! fit-il, elle aura trouvé un prince russe qui lui aura offert son vieux cœur et un petit hôtel sur le boulevard Malesherbes.

Décidément, il n'y avait pas moyen d'avoir la tranquillité avec cet animal-là !

— Marcat, s'écria Carillon, je te défends d'insulter Florentine.

— Carillon a raison, dit le pianiste. J'ai malheureusement l'habitude des beuglants. Eh bien ! je parierais cent mille triples croches que Florentine est une honnête fille. Elle n'a qu'un amour, celui de la patrie. Aperçoit-elle, dans la salle, un soldat en uniforme, c'est pour lui seul qu'elle chante. Elle le fixe de ses yeux ardents et tressaille de plaisir quand il l'applaudit.

Marcat, tout confus, baissa le nez.

— Ce que j'en disais, balbutia-t-il, c'était par pure plaisanterie ! Qu'est-il donc arrivé de si curieux, hier soir ?

L'artiste raconta ce qui suit, sous le sceau du secret.

Tout près de lui, pendant qu'il accompagnait au piano le "Resuscité de Reichsoffen", une jolie spectatrice, qui avait tout l'air d'une mondaine de la hante, s'était penchée à son oreille et lui avait demandé le nom de famille de la chanteuse patriotique.

Au même instant, Florentine avait aperçu cette fille et pâli subitement. Son émotion ne dura qu'une seconde. Elle y puisa même une ardeur nouvelle, et fixant, au refrain, celle qui la dévisageait, sembla lui dire : "Ose donc te comparer à moi. Je chante pour la patrie, et toi, tu la déshonores !"

— Voilà, ajouta le pianiste, ce que j'ai cru comprendre. Il est vrai que, nous autres artistes, nous nous montons facilement la tête. Le petit roman que je viens de vous raconter n'a peut-être existé que dans mon imagination. Cependant j'estime que l'absence de Florentine est basée sur cette rencontre, qui ne se serait jamais produite si les journaux n'avaient pas attiré au beuglant la mondaine en question. Ces deux femmes se connaissent certainement. La mondaine était venue en compagnie d'un beau monsieur en habit noir et à plastron irréprochable. Je l'ai parfaitement entendue dire à son cavalier : "Ce n'est pas étonnant qu'elle chante si bien l'armée française, elle a, comme moi, du sang de héros dans les veines." Le boucan a commencé après et ma voisine a filé en riant aux éclats.

— Florentine, demanda Carillon, n'a donc pas averti le père Picoigne qu'elle ne viendrait pas ce soir ?

— Si, mais le bonhomme n'a pas voulu manquer la recette, et il s'est bien gardé d'enlever du programme le nom de la chanteuse patriotique. Bref, Florentine le lâche, et j'estime qu'elle n'a pas tort. Elle trouvera à s'engager où elle voudra. Quant à vous, mes bons camarades, je ne vois qu'un moyen de vous sortir du pétrin : vous irez, de ma part, voir Changal, qui parcourt la banlieue de Paris avec une troupe de chanteurs et de comédiens. Sur ma recommandation, il vous embauchera. Au moins, vous verrez du pays.

Chacun lui conseillait de se retirer du commerce et d'aller planter ses choux en Provence, son pays d'origine. A tous il répondait :

— Je m'ennuierais à périr si je n'entendais tous les soirs les flonflons de l'orchestre et les battements de mains du public. Après tout, mon existence n'est pas inutile : elle me plaît et j'ai la satisfaction de faire gagner leur vie à de pauvres bougres et bougresses recrutés dans les beuglants.

Sa femme, une bonne grosse mère qui pesait deux cent cinquante, partageait cette manière de voir. La peur d'engraisser davantage l'aurait fait aller au bout du monde.

Changal s'était réservé le choix des artistes et la surveillance du matériel. Il reçut les deux cabotins avec sa rondeur toute méridionale.

— Ah ! ah ! dit-il après les avoir écoutés, vous sortez de chez Picoigne !

Un sourire malin lui vint aux lèvres. Il leur fit chanter à chacun deux numéros de leur répertoire.

— Allons ! fit-il, je vois que vous êtes des braves ! Toi, Marcat, tu ne chantes pas très juste ; mais l'accompagnateur te tiendra ferme et ça ira ; toi, Carillon, tu as une fortune au milieu du visage. Avec un nez comme ça, on ne doit pas manquer de flair. Je vous embauche tous les deux. Quand aux conditions, c'est bien simple : si on n'est pas content les uns des autres, on se lâche et tout est dit. Vous aurez chacun cent sous par jour, la pitance et le coucher. Ne craignez rien, la mère Changal surveille la cuisine et son bouillon vous fera les yeux doux. Ça va-t-il ?

— Ça va, répondirent-ils.

Marcat eut la précaution de ne pas avouer qu'il ne possédait que six romances et qu'il avait la tête trop dure pour en apprendre de nouvelles sans être seriné. On prit rendez-vous, pour le lendemain, à la gare de l'Est.

Le même sourire malin revint sur les lèvres de l'impressario. Jean l'avait observé et en était intrigué. Il eut bientôt la clef du mystère.

— Mes enfants, dit Changal, puisque vous sortez de chez Picoigne, vous devez être au mieux avec la célèbre Florentine.

— Oui, affirma audacieusement le ténor.

Jean le redressa de suite en disant :

— C'est une bonne camarade ; mais personne, pas même Marcat, ne saurait se vanter d'être au mieux avec elle. Je vous en réponds, monsieur Changal.

— Tu y mettrais ta main au feu ? demanda l'impressario.

— Oui ! s'écria Jean avec conviction.

— Eh bien ! tâchez, mes amis, de m'amener cette vertu après-demain. Dites-lui que ses appointements seront de vingt francs par jour. Embauchez-la et je vous augmente tous les deux de vingt sous quotidiens.

Transporté de joie, Carillon s'écria :

— On fera son possible, mon directeur !

— Je m'en charge ! assura Marcat.

Jean haussa les épaules, et Changal, qui était fin observateur, dit au ténor :

— Laisse ton camarade négocier cette affaire. Toi, tu es trop joli garçon pour persuader une femme vertueuse. Carillon a du flair ou je ne m'y connais pas ! Allez, mes enfants, vous n'avez pas une minute à perdre.

Il leur serra cordialement la main et les reconduisit jusque sur le palier. Fier d'avoir la direction de l'entreprise, brûlant du désir de réussir, non pour les vingt sous quotidiens, mais pour le bonheur de se retrouver chaque soir auprès de la diva, Jean, à peine dehors, posa cette question à son compagnon :

— Tu sais où habite Florentine, toi ?

— Où elle habitait, oui, mais...

— Mais quoi ?

— Elle peut avoir déménagé sans laisser d'adresse.

— Toujours ta sotte idée de prince russe et de petit hôtel au boulevard Malesherbes.

— Pour le coup, c'est toi qui m'attaques sans motif.

— Je lis ta pensée sur ton visage.

— Ça prouve que mon visage est expressif.

— Oui, tu es beau, Marcat, c'est connu de tout le monde. Comme disait ma vieille concierge en parlant de son fils aîné : "Il est aimant, il est aimé, il est un amant zélé."

— Va toujours ! nous verrons bien lequel des deux arrivera le premier.

— Arrivera à quoi ? Si jamais tu te permets !...

Il s'arrêta là, ayant besoin de Marcat.

— Puisque tu sais l'adresse de Florentine, dit-il d'un ton amical, allons-y.

— J'irai bien tout seul.

— Soit ! mais si tu reviens bredouille, prends garde que Changal ne te résilie, séance tenante, ton engagement.

Cette menace eut un plein succès. Marcat, si heureux d'avoir trouvé un emploi inespéré, se revint soudain sur le pavé de Paris où,

XXVII

Les Folles Voyageuses

Les deux camarades eurent la bonne fortune de trouver Changal à Paris. Cet industriel, vieilli dans le métier, s'y était taillé une honnête aisance.